

(Suite de la page 1)

### **Vous situez l'art conceptuel parmi les grandes niaiseries ou escroqueries contemporaines. Pourquoi ?**

En 1913, Marcel Duchamp a pris une pissotière et il l'a installée dans une galerie d'art à New-York. Depuis cette époque, on parle d'art conceptuel. Ce qui n'était qu'un canular de nanti (au passage, Marcel a évité les champs de bataille de Verdun où on mettait en pratique un autre concept : l'extermination de masse !) est devenu chose théorisée et codifiée par une bande de chiens savants nantis, eux aussi. Ceci nous amène à cette connerie contemporaine qui consiste à s'esclaffer devant des pissotières, des cadavres, des coïts ou des pièces vides. Le geste du Marcel visait à se moquer de l'Art avec un grand A et du Musée avec un grand M (lieu de mort et de réification). Maintenant, c'est lui qui est dans les musées, dont les conservateurs sont ses fils spirituels !

Mon rêve le plus secret serait de sortir ma canule et d'uriner sur l'œuvre en question, mais je crains que ces gens très sérieux n'ap-

précient mon « canul-art » car ils n'ont aucun humour.

**Vous n'êtes ni un barbouilleur du dimanche, ni un artiste branché DRAC (j'explique : installateur de bâches trouées, de dossiers de chaises brisées ou d'étrons dessiqués, avec subventions à l'appui). N'est-ce pas trop pénible de ramer seul contre le courant ?**

Je suis loin de ramer seul. Des voix se font entendre de tous côtés. Les artistes ont cette supériorité d'avoir une œuvre, face à des gens qui n'ont que des discours. Ces gens ne me sont d'aucune utilité, ils sont invisibles et intouchables. « La bureaucratie, comme la mafia, se doit de ne pas exister », dit le philosophe Raoul Vaneigem. Il reste à leur couper les bourses, enfin, les subventions qui sont un peu de notre argent... Et puis, il faut compter sur le public et les jeunes qui ne sont pas si bêtes et qui ont déserté depuis longtemps.

**Si vous n'aviez pas été peintre, qu'auriez-vous fait ?**

Un homme a le choix entre deux voies : la voie honnête ou la voie malhonnête. J'ai choisi la première. Si j'avais pris l'autre voie, j'aurais aimé devenir ministre de la culture ou trafiquant de drogue.

**Pourquoi avoir choisi Loupmont, un petit village meusien de 87 habitants, pour y installer votre atelier-galerie ?**

J'avais le choix entre m'installer à New-York, dans un espace situé au rez-de-chaussée d'une des deux tours jumelles ou Loupmont. J'ai choisi Loupmont. Je suis assez con de croire que les poètes se doivent de vivre cachés, avec juste une petite lucarne sur le monde. Comme Omar Khayyam, j'ai choisi la cachette du Jardin, plantée de mirabelliers et d'acacias, avec quelques amis et quelques houris à gros QI (100 et plus) pour y cultiver l'art de vivre. J'ai aussi, au pied du Mont Allâmont de fortes attaches familiales, le saviez-vous ? Une belle plante doit avoir de belles racines... Parole du pédologue artistique de notre société merdi-médiatique. ■

**Propos recueillis par Axel de RÉHAUPRÉ**

## **Un hirsute sur la Grande Ruelle**

**CHRONIQUES LOUPMONTaises**

En dos d'âne, criblée de nids de poules et de dénivelés, la Grande Ruelle fonçait sur Loupmont en prenant l'église dans sa ligne de mire. « Chaussée déformée », avertissait une pancarte elle-même déformée par une volée de chevrotines. Dès qu'on quittait la route pour la Grande Ruelle, c'était un kilomètre et demi de gymkhana. Pops avait beau conjuguer les talents de Jim Clark et de Guy Périllat, il ne parvenait que rarement à un 100% de réussite. « Les fumiers ! » jurait-il quand une roue de la 404 plongeait au fond d'un cratère. Heureusement on voyait le village s'étirer au pied de la côte, une longue rangée de toits rouges dominée par la masse svelte de l'église. Nous parvenions en terrain de connaissance. Les mannes de nos ancêtres flottaient au-dessus du cimetière qui pointait ses petites croix grises et bancales à flanc de coteau, pas loin de nos rangs d'épicéas.

Soudain une silhouette sombre jaillit d'un buisson et se planta devant le capot. Freinage de détresse. « Mon Dieu ! » hurla ma mère effrayée. La 404 cala. L'être noir qui nous faisait face tenait du vacher et du fantôme. Un chapeau à bords étroits, lustré de crasse et une

veste de chasse guère mieux. Un froc de velours marron bouffait par dessus des bottes bouseuses. Que nous voulait ce chouan sorti du caniveau ?

Il encadra sa poire mal rasée et ses dents jaunies dans la portière. Qu'on ait manqué lui rouler dessus ne semblait pas l'inquiéter. Il avait la pupille dilatée du haschischin et l'inconscience du type en proie à une idée fixe.

- Hola ! Beaujean, lança mon père en reconnaissant le bougre. Tu nous as fait peur. Tu nous tendais une embuscade ?

- Les gôchistes, baragouina l'hirsute en s'entourant de mystère.

Mon père scruta la plaine à la ronde. Le décor semblait aussi pacifique qu'un tableau de Corot : quelques vaches se pour-

léchaient le mufle, une pie batifolait entre les chardons et des mouches forniquaient en silence.

- Les quoi ?

- T'es pas au courant ? Les gôchistes, bon Dieu ! répondit Beaujean. Ils sont partout. A Cuba... Berlin... Alger... Prague... Paris... Vont voler nos tracteurs, brûler notre église... Prendre nos terres ! Gare !...

**« Fais pas le mariole, Belamour ! »**

Le style était haché, l'élocution postillonneuse. Beaujean le Vieux fixait mon père. Il avait l'œil d'un bleu de glace qui tranchait au milieu de sa figure sale et velue.

- Toi, aussi, Belamour, ils t'auront !... Fais pas le mariole. Ta baraque, ils pourraient bien la cramer, les Rouges.

La bouche tordue d'un rictus sardonique, il observa l'effet de ses paroles sur les occupants de la voiture, puis, se détachant de la portière et prenant un air impérieux, il tendit le bras en direction du village.

- C'est bon, ordonna-t-il. Circulez !

L'auto redémarrâ au pas, hésitante. Personne ne pipait mot. Ma mère était livide. Je me retournai précipitamment sur la banquette : personne. La route était déserte. Le « Marche-à-Terre » était déjà rendu à ses fossés.

Mon père, tassé sur son fauteuil, réfléchissait au sens caché de cette rencontre cependant que la voiture, livrée à elle-même, encaissait tous les pièges de la Grande Ruelle. Dix heures sonnèrent. Le son familier de la cloche dissipa le malaise qui régnait dans la voiture. Au stop, Pops se força à rire et dit :

- Voyez les enfants, à quoi ont mené des siècles d'obscurantisme. Ce malheureux Beaujean voit des Russes partout. Cinq minutes de plus et il me prenait pour Kropotkine ! ■



**Jean-François DONNY**